

au bureau du journal.

écrites de comptabilité amé-
liorées garanti. Prospectus gratis.
Sch., expert compt., Zurich. 891

meilleurs CAFÉS

ux toujours fraîchement
illés chaque semaine.
livre depuis 80 ct.
vert depuis 65 ct.
Louis Treyvaud
18, Grand' Rue, Bulle.
mande le café est moulu
ement. [67]

ouvriers
charpentiers

places rétribuées avec 54 à
mes à l'heure dans la
de chalets Sulgenbach S. A.
à Berne.

A vendre :
poussette à trois roues chez
SQUIER, caissier, Bulle.

A vendre :
issement dans une très bonne
Bulle.
er à M. le notaire Andrey.

Café à remettre

olletèle ouvrière, facilité de
à preneur sérieux.
offres Case Stand No 2040.
(H3012X).

MYRTILLES

e 5 kg. Fr. 2.70
> 5 » > 7.80
> 5 » > 15.—
auco contre remboursement jus-
embre.
usont Frères, Lugano.

SAVON DOR
Schuler
Sans changement
à 35 cts. le double,
à 40 cts. le gros morceau

ne personne
pendant 15 ans dans la maison
re Michel à Bulle désire pren-
fant en pension.
enseignement s'adresser à Sophie
RIN, à Bulle.

bles d'occasion
t un beau lit complet, sont à ven-
offet, ébéniste, Bulle.

n demande
entilles taillées chez Mme
ER-SEBERGER, à Bulle.

AVIS

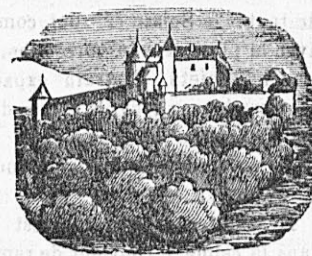
jour, on trouvera un joli
pendules, montres
mes et messieurs, chaînes
ntres, sautoirs, bagues,
es, breloques, et bou-
oreilles.
ommande

E. RUFFIEUX
horloger-rhabilleur
BROC

ouer des logements
GAMBAZ, près du tirage.



LA GRUYÈRE



ABONNEMENTS

Suisse . . . 1 an, Fr. 4.50
> . . . 6 mois, > 2.50
Etranger . . 1 an, > 9.—
> . . . 6 mois, > 5.—
payable d'avance.

Prix du numéro : 5 cent.

On s'abonne dans les
bureaux de poste.

JOURNAL INDÉPENDANT, POLITIQUE ET AGRICOLE

Paraissant le mercredi et le samedi.

Supplément bimensuel gratuit : "L'ÉCHO LITTÉRAIRE."

Imprimerie et Administration : Rue du Tir 131, Bulle.

HORAIRE D'ÉTÉ : BULLE, dép. 5⁵⁵ 10⁰⁰ 2³⁸ 5⁰⁵ 8⁵⁰ — BULLE, arr. 8⁵⁵ 1⁴⁰ 4²⁵ 8²² 10⁵²

ANNONCES

District de la Gruyère: une
seule insertion, 15 c.; annon-
ces répétées, 10 c. Canton
et Suisse, 15 c. Etranger,
20 c. la ligne ou son espace.
RÉCLAMES: Suisse, 30 cent.
Etranger, 40 c. la ligne.
S'adr. à l'Agence de pub-
licité Haassenstein et V-
gler, Grand' rue 29, à Bulle,
ou à l'Impr. de La Gruyère.

AVIS

On peut s'abonner à
LA GRUYÈRE d'ici au
31 décembre pour
2 francs.

BULLE, le 12 juillet 1907.

La Fête de Gymnastique

Nous avons passé rapidement, dans
notre premier numéro, sur les discours
et sur le banquet officiel.

Ce dernier, qui a eu lieu dimanche,
à l'Hôtel de Ville, a été remarquable
de cordialité et de joyeux entrain.

M. Despond, président du Comité
d'organisation, n'attend pas que le
premier plat ait passé pour prendre la
parole, car, dit-il, le temps est limité,
nous avons encore beaucoup à faire
aujourd'hui et les membres du jury,
sans même achever leur repas, vont se
rendre à leur besogne à peine un ins-
tant interrompue.

Il remercie d'abord le Conseil d'E-
tat, en la personne de M. Théraulaz
et de MM. Weck et Ody, ces deux der-
niers qui, comme préfets de la Gruyère,
n'ont laissé à Bulle que de bons souve-
nirs. Il remercie également le Conseil
communal de Bulle, qui a donné tout
son appui à l'organisation de la fête,
MM. Léon Galley, R. de Boccard et

Léon Glasson, tous si dévoués à la
cause de la gymnastique, et M. Savoy,
préfet, qui n'a refusé aucune des nom-
breuses autorisations demandées par
le Comité.

M. Despond, en quelques mots, cé-
lèbre ensuite les bienfaits de la gym-
nastique et désire vivement la voir
revenir dans le programme de l'éduca-
tion féminine. (Applaudissements). Il
boit à la santé de la patrie suisse et
de la patrie fribourgeoise, qui n'en
font qu'une.

La parole est ensuite à M. Thérau-
laz, président et doyen du Conseil d'E-
tat.

— Je ne veux pas, dit-il, causer au
nom du gouvernement, et je laisserai
ce soin à un jeune tempérament, car
pour parler de gymnastique, surtout
dans une fête, il faut des jeunes gens
pleins de force, de feu et d'ardeur;
aussi, M. Ody est-il tout qualifié pour
remplir cette mission. Cependant, je
voudrais profiter du caractère patrio-
tique que revêt cette fête pour faire à
tous les gymnastes une recommanda-
tion spéciale, pour leur donner un con-
seil.

Le peuple suisse aura prochaine-
ment à se prononcer au sujet de la
nouvelle loi militaire. En ce moment,
où il circule des théories déprimantes
et dangereuses, qui attaquent l'idée
de patrie et cherchent à saper la base
de nos institutions militaires, nous
comptons sur les gymnastes dont le
patriotisme sain et vigoureux ne fera

jamais défaut. Je vous recommande donc
chaleureusement de voter et faire voter
cette loi, et d'accepter allègrement les
quelques petites charges de plus qu'elle
vous demande, mais qui rendra la
Suisse plus forte et plus respectée. >
(Applaudissements).

M. Ody, conseiller d'Etat, se lève et
retient l'attention des convives par une
brillante improvisation. En rappelant
le proverbe : « c'est dans les vieux
fourneaux qu'on trouve le plus de
chaïor », il répond à M. Théraulaz
et rappelle que ce dernier est gym-
naste dans une spécialité, puisqu'il est
un fervent alpiniste et qu'il a été un
des premiers à escalader le Cervin. M.
Ody célèbre ensuite la Gruyère et la
ville de Bulle, où, pendant sept ans, il
n'a recueilli que de bons souvenirs.
L'excitant est vivement applaudi.

M. F. Glasson, syndic, président
d'honneur avec M. Louis Ody, prend
la parole au nom de la ville de Bulle.
Il relève avec humour une phrase du
précédent orateur, car M. Ody vient
de dire que les Gruyériens et surtout
les Ballois sont fiers.

Eh bien, M. Glasson est fier de cette
fierté et il est heureux de voir les
membres du gouvernement et les au-
torités communales de Bulle avec les
Ballois fêter et travailler aujourd'hui
en si belle harmonie, ce qui n'arrive
pas toujours. (Rires.) M. Glasson cé-
lèbre l'union qui fait la force et boit à
l'union de toutes les bonnes volontés,
de tous les efforts, qui seule peut faire

accomplir de grandes et bonnes cho-
ses, nous en avons la preuve aujour-
d'hui, et il faut espérer qu'en d'autres
occasions on retrouvera le même con-
cours de toutes les forces et de toutes
les intelligences du pays. (Vifs applau-
dissements.)

Mais, la partie oratoire est terminée,
car chacun doit retourner à son poste
de travail.

Il y avait lundi soir, dans divers en-
droits de la Suisse, de joyeuses petites
fêtes, échos de celle de Bulle. Chaux-
de-Fonds faisait une magnifique récep-
tion à ses gymnastes, qui rentraient
couverts de gloire et de lauriers. Belle
réception également à Berne, à Neu-
châtel, à Fribourg, Vevey, Montreux,
Genève, etc.

Les compte-rendus des journaux
sont à l'unanimité, très flatteurs pour
la ville de Bulle et pour le Comité.

« La ville de Bulle a fait aux gym-
nastes et à leurs amis une fête qui a
été une surprise et un émerveillement
pour tous ceux qui y assistèrent », dit
le *Peuple d'Yverdon*.

On lit dans le *Bund* :
« Bulle était parée d'un riche cos-
tume de fête; les fontaines surtout
sont magnifiquement décorées. Les
drageaux, les arcs de triomphe dé-
corent toutes les rues. La population
reçoit les gymnastes avec la plus ai-
mable cordialité. »

De notre côté, reconnaissons que le
millier de gymnastes, accourus un peu

FEUILLETON DE LA GRUYÈRE

LE 79

Crime d'Orcival

PAR
ÉMILE GABORIAU

— Je ne voulais pas, je ne pouvais pas le
croire d'abord. Je doutais du témoignage
de mes sens plutôt que de vous. Il a bien
fallu me rendre à l'évidence. Je n'étais plus
dans ma maison qu'un de ces tyrans grotes-
ques qu'on berne et qu'on bafone. Cepen-
dant, je vous gênais encore. Il fallait à vos
amours plus d'espace et de liberté. Vous
étiez las de contrainte, excédés de feintes.
Et c'est alors que, songeant que ma mort
vous faisait libres et riches, vous avez
chargé le poison de vous débarrasser de
moi.

Berthe avait du moins l'héroïsme du
crime. Tout était découvert, elle jetait le

masque. Elle essaya de défendre son com-
plice, qui restait enfanti dans un fauteuil.

— O'est moi qui ai tout fait, s'écria-t-
elle, il est innocent.

Un mouvement de rage empourpra le vi-
sage pâle de Sauvresy.

— Ah! vraiment, reprit-il, mon ami Hec-
tor est innocent! Ce n'est donc pas lui, qui
pour me payer — non la vie, il est trop lâ-
che pour se tuer, mais l'honneur, qu'il me
doit — m'a pris ma femme? Misérable! Je
lui tends la main quand il se noie, je l'ac-
cueille comme un frère aimé, et pour prix
de mes services, il installe l'adultère dans
mon foyer... non cet adultère brillant qui a
l'excuse de la passion et la poésie du péril
brave, mais l'adultère bourgeois, bas, igno-
ble, de la vie commune...

Et tu savais ce que tu faisais, mon ami
Hector, tu savais — je te l'avais dit cent
fois — que ma femme était tout pour moi,
ici-bas, le présent et l'avenir, la réalité, le
rêve, le bonheur, l'espérance, la vie, enfin?
Tu savais que, pour moi, la perdre, c'était
mourir.

Si encore tu l'avais aimée! Mais non, ce
n'est pas elle que tu aimais. C'est moi que

tu haïssais. L'envie te dévorait, et vraiment
tu ne pouvais pas me dire en face : « Tu es
trop heureux, rends-m'en raison! » Alors,
fâchement, dans l'ombre, tu m'as déshonoré.
Berthe n'était que l'instrument de tes ran-
cunes. Et aujourd'hui, elle te pèse, tu la mé-
prises et tu la crains. Mon ami Hector, tu
as été chez moi le vil laquais qui pense ven-
ger sa bassesse en souillant de sa salive les
mets qu'il porte à la table du maître!

Le comte de Trémollet ne répondit que
par un gémissement.

Les paroles terribles de cet homme mor-
rant tombaient sur sa conscience plus que
des soufflets sur sa joue.

— Voilà, Berthe, continuait Sauvresy,
voilà l'homme que tu m'as préféré, pour le-
quel tu m'as trahi. Tu ne m'as jamais aimé,
moi, je le reconnais maintenant, jamais ton
cœur ne m'a appartenu. Et moi je t'aimais
tant!...

Du jour où je t'ai vue, tu es devenue mon
unique pensée, ou plutôt ma pensée même,
comme si ton cœur à toi eût battu à la place
du mien.

En toi tout m'était cher et précieux. J'a-
dormais tes caprices, tes fantaisies, j'adorais

jusqu'à tes défauts. Il n'est rien que je
n'eusse entrepris pour un de tes sourires,
pour me faire dire : merci! entre deux bai-
sers. Tu ne sais donc pas, que bien des an-
nées après notre mariage, ce m'était encore
un bonheur, une fête, de m'éveiller le pre-
mier pour te regarder dormir d'un sommeil
d'enfant, pour admirer, pour toucher les
beaux cheveux blancs épanchés sur la batiète
des oreillers. Berthe!...

Il s'attendrissait au souvenir de ces féli-
cités passées, de ces joissances immatériel-
les à force d'être profondes, et qui ne re-
viendraient plus.

Il oubliait leur présence, la trahison in-
fâme, le poison.

Il oubliait qu'il allait mourir assassiné
par cette femme tant aimée, et ses yeux
s'emplissaient de larmes, sa voix s'étouffait
dans sa gorge; il s'arrêta.

Plus immobile et plus blanche que le
marbre, Berthe écoutait, essayant de péné-
trer le sens de cette scène.

— Il est donc vrai, reprit le malade, que
ces beaux yeux limpides éclairaient une âme
de bon! Ah! qui n'eût été trompé comme
moi! Berthe! à quoi rêvais-tu lorsque tu

de toute la Suisse se sont comportées avec la plus grande correction. Leur franche gaieté, l'entrain expansif de tous ces jeunes gens n'a jamais dépassé les bornes de la convenance. Aussi, Bulle en gardera le meilleur souvenir.

Et maintenant que tout est rentré dans le calme, il convient de remercier celui qui fut l'âme de la fête. Gymnaste passionné autant que travailleur opiniâtre, M. Arnold Desbiolles, modestement et sans prétention, grâce à ses connaissances techniques et à son dévouement, fut un des initiateurs et des organisateurs les plus actifs de ces belles journées.

Il faudrait citer tout le monde et ce serait trop long; mais que les principaux artisans de cette fête reçoivent ici les félicitations et les remerciements qu'ils méritent. Ce n'est que justice.

NOUVELLES SUISSES

Fédération suisse des syndicats d'élevage de la race tachetée rouge. — Le X^{me} Marché-concours de taureaux, organisé par la Fédération suisse des syndicats d'élevage de la race tachetée rouge, se tiendra du 28 au 30 août 1907 sur l'emplacement habituel à Berne-Ostermundigen. Le marché a pour but, d'une part, de réunir au même endroit les produits mâles provenant de toute la zone d'élevage de la race tachetée, d'autre part, de soumettre ces animaux à l'examen d'un jury intercantonal, d'en faciliter l'achat, la vente et l'échange, enfin, d'encourager les efforts des éleveurs dans la voie de l'amélioration du bétail.

Sont admis les taureaux de la race suisse tachetée rouge (Simmenthal) âgés de 8 mois à 3 ans. Les taureaux âgés de plus de 3 ans ne sont admis que si deux descendants au moins de ces taureaux sont inscrits et amenés au marché.

Des primes variant entre fr. 10 et fr. 50 sont décernées aux sujets les plus méritants. Il est délivré, en outre, des primes complémentaires pour la bonne origine des animaux exposés. Les taureaux appartenant aux syndicats fédérés ou à leurs membres bénéficient d'indemnités de route.

t'endormais bercée entre mes bras? quelles chimères caressait ta folie?

Trémoriel est arrivé, et tu as cru voir en lui l'idéal de tes songes. Tu admirais les rides précoces du vifneur épuisé, comme le sceau fatal qui marque le front de l'archange déchu. Tu as pris pour des lambeaux de pourpre les guenilles pailletées de son passé qu'il secouait sous tes yeux.

Ton amour, sans souci du bien, s'est élançé au devant de lui qui ne songeait même pas à toi. Tu allais au mal comme à ton essence même. Et moi qui croyais ta pensée plus immaculée que la neige des Alpes. En toi il n'y a même pas eu de lutte. Tu ne t'es pas abandonnée, tu t'es offerte. Nul trouble ne m'a révélé ta première faute. Tu m'apportais sans rougir ton front mal essuyé des baisers de ton amant.

La lassitude domptait son énergie. Sa voix peu à peu se voilait et devenait plus faible.

— Tu as eu ton bonheur entre les mains, Berthe, et tu l'as brisé inconsciemment comme l'enfant brise le jouet dont il ignore la valeur. Qu'attendais-tu de ce misérable

La Fédération organisée en même temps le III^{me} Marché-concours de verrats et le II^{me} Marché-concours de béliers, l'un et l'autre intercantonaux. Ces marchés poursuivent, pour les espèces porcine et ovine le même but que le marché aux taureaux pour l'espèce bovine. Le premier de ces marchés surtout revêt une importance spéciale, vu l'extension que prend l'élevage du porc dans l'exploitation agricole. Les verrats doivent être âgés d'au moins 4 mois. Des primes variant entre fr. 5 et fr. 25 seront allouées aux meilleurs sujets. Pour les béliers, on exige que les jeunes soient âgés d'au moins 5 mois; les primes qui seront attribuées dans cette catégorie s'élèvent de 5 à 15 francs.

Les inscriptions pour l'un ou l'autre de ces marchés-concours doivent être adressées du 15 juillet au 3 août au gérant de la Fédération, M. J. Käppeli à Zollikofen, où l'on peut se procurer gratuitement les programmes et formulaires d'inscription.

Les postillons. — La direction générale des postes a informé le comité central de l'association des postillons suisses qu'après avoir examiné d'une manière approfondie la demande tendant à l'octroi d'un supplément de traitement des postillons, et après en avoir référé aux directions d'arrondissement, il avait décidé de faire droit à cette demande, sinon dans toute son étendue, du moins en partie.

Le mouvement de la population suisse en 1905.

Le bureau fédéral de statistique vient de publier les chiffres du mouvement de la population suisse en 1905. Ce travail a été fait d'après les données des officiers de l'état civil de toute la Suisse, qui ont l'obligation de communiquer toutes les naissances ainsi que les décès et mariages au bureau fédéral de statistique.

Nous extrayons de ce travail quelques chiffres qui peuvent intéresser nos lecteurs fribourgeois.

Naissances:

Il y a eu en Suisse, en 1905, 98 057 naissances, dont 50,287 de garçons et 47,770 de filles, soit 2517 naissances de garçons de plus que de filles. De-

puis lequel tu as eu l'affreux courage de me tuer le baiser aux lèvres, doucement, lentement, heure par heure? Tu as cru l'aimer, mais le dégoût, à la longue, doit t'être venu. Regarde-le et juge-nous. Vois quel est l'homme, de moi étendu sur ce lit où je vais rendre le dernier soupir dans quelques heures, et de lui qui agonise de peur dans son coin. Du crime, tu as l'énergie, et il n'en a que la bassesse. Ah! si je m'appelais Hector de Trémoriel et qu'un homme eût osé parler comme je viens de le faire, cet homme n'existerait plus, eût-il pour se défendre dix revolvers comme celui que je tiens.

Ainsi remué du pied dans la boue, Hector essaya de se lever, de répondre. Ses jambes ne le portaient plus, sa gorge ne rendait que des sons rauques et inarticulés.

Et Berthe, en effet, examinant ces deux hommes, reconnaissait avec rage son erreur.

Son mari, en ce moment, lui, apparaissait sublime: ses yeux avaient des profondeurs inouïes, son front rayonnait, tandis que l'autre... à le considérer seulement elle se sentait prise de nausées.

(A suivre.)

puis 5 ans, le nombre des naissances est en diminution, comme le démontre la tablette générale.

Dans le canton de Fribourg, il y a eu 4728 naissances, dont 2548 de garçons et 2180 de filles, soit 386 de garçons de plus que de filles. Par districts, les naissances se répartissent comme suit:

	Garçons	Filles	Total
Sarine	650	605	1254
Gruyère	476	420	896
Singine	400	357	757
Glâne	261	245	506
Lac	254	235	489
Broye	246	239	485
Veveyse	171	170	341

Décès.

Il y a eu en 1905 en Suisse 61,800 décès, dont 31,655 d'hommes et 30,145 de femmes, plus 2404 morts-nés.

D'après l'âge, ces décès se répartissent comme suit:

De 1 à 15 ans	18,112.
De 15 à 30 ans	5 098.
De 31 à 40 ans	3 730.
De 41 à 50 ans	4 412.
De 51 à 60 ans	6 136.
Au delà de 60 ans	24,312.

Le canton de Fribourg a enregistré, en 1905, 2978 décès, répartis par districts comme suit:

Sarine, 819; Gruyère, 491; Singine, 439; Glâne, 359; Lac, 350; Broye, 327 et Veveyse, 240.

Les principales causes des décès dans notre canton sont: tuberculose, 347; pneumonie, 293; faiblesse congénitale, 226; entérite des petits enfants, 228; cancer d'estomac, 167; sénilité, 119; diphtérie, 92; accidents, 103; morts-nés, 156.

Mariages.

Il y a eu en 1905 en Suisse 26,269 mariages. 19,750 mariages ont été dissous: soit 18,542 par le décès de l'un des époux et 1,208 par le divorce.

Dans le canton de Fribourg, il y a eu 841 mariages, soit par districts:

Sarine 244, Gruyère 162, Singine 121, Lac 97, Broye 89, Glâne et Veveyse 48.

Voici, enfin, le tableau du mouvement de la population pendant les cinq dernières années:

	Naissances	Décès	Mariages
1901	100,653	60,061	25,378
1902	99,993	57,702	25,078
1903	97,119	59,626	25,233
1904	98,300	60,857	25,502
1905	98,057	61,800	26,269

Exposition de Milan. — Le Conseil fédéral a reçu lundi matin à 11 1/4 h. les représentants du comité d'organisation de l'Exposition de Milan, soit MM. Margili, sénateur d'Italie, président, Richard et Giachi, membres.

Ces messieurs étaient accompagnés de M. Nørbel, consul général de Suisse à Milan, et de M. Simen, commissaire de la Suisse à l'Exposition.

Les représentants du comité ont remis au Conseil fédéral, en témoignage de reconnaissance pour la participation de la Suisse à l'Exposition, une superbe plaquette en argent encadrée de marbre.

A midi et demi, le Conseil fédéral a offert aux représentants un déjeuner à l'hôtel Bellevue, au cours duquel de cordiales paroles furent échangées.

Gymnastique. — La section de Paris de la Société fédérale de gymnasti-

que a obtenu à la fête de gymnastique du nord de la France, à Calais, une première couronne de laurier. Six de ses membres ont obtenu des couronnes aux concours individuels.

Propriété industrielle. — Par note du 28 juin 1907, la légation britannique à Berne a notifié au Conseil fédéral l'adhésion de la Fédération australienne à la convention internationale du 20 mars 1883 pour la protection de la propriété industrielle, telle qu'elle a été modifiée par l'acte additionnel du 14 décembre 1900.

Aux termes de l'article 16 révisé de la convention, cette dernière entrera en vigueur le 5 août 1907 en ce qui concerne la Fédération australienne.

Thurgovie. — Tué par la foudre. — Samedi, au cours d'un orage, un agriculteur de Bewangen, M. Müller, chercha refuge sous un arbre. Un coup de tonnerre retentit. La foudre atteignit l'imprudent, qui fut tué net.

Vaud. — Empoisonnés par les champignons. — On écrit de Villars-sur-Ollon:

Les quatre malades sont maintenant hors de danger. Parmi les champignons consommés par eux se trouvaient quelques amanites, probablement l'amanite citrine.

Les amanites sont un genre de champignons renfermant à la fois les espèces comestibles les plus recherchées, parmi lesquelles l'orongue, la coucoumelle, l'amanite solitaire, la golmotte, et les espèces les plus dangereuses, telles que la fausse oronge, l'amanite bulbeuse, l'amanite citrine, la fausse colmotte, etc., dont on tire un principe vénéneux extrêmement violent, l'amanitine.

Les amanites ressemblent beaucoup aux agarics; ils en diffèrent par la valve où ils sont renfermés pendant leur jeune âge et qui persiste, à leur pied.

L'effet de l'amanitine a été très curieux: il a produit chez les victimes des étouffements, puis un sommeil comateux dont rien ne pouvait les arracher. Ce n'est que mardi, à dix heures du soir, que M. Serge Bourouf a pu en être tiré. Il y avait absence presque complète de douleurs; tout retard dans l'intervention des hommes de l'art eût été fatal. Les malades ont été soignés avec dévouement par MM. les docteurs Meystre, à Chesières, et Caspari, à Villars.

Neuchâtel. — Un accident s'est produit mardi, à midi, près de Saint-Salpice. Un domestique de ferme a été écrasé par le régional et tué sur le coup. Le cadavre était affreusement mutilé.

Tessin. — A Locarno, une maison en démolition s'est écroulée, ensevelissant plusieurs ouvriers. L'un d'eux, âgé de 60 ans, a été tué sur le coup.

A L'ÉTRANGER

Allemagne. — Un vol à la National Galerie. — Suivant le Lokal Anzeiger, on s'est aperçu mardi soir qu'un tableau à l'huile de la Galerie Nationale, représentant l'empereur

Nicolas I^{er} cheval, a disparu. Le tableau est de mille francs.

Améri-

ment. —

annoncent

s'est produ

Une gran

écrasant u

nes. Jusq

qu'une qu

— Amé

shington

« Si les

amicaux,

flotte amé

ter ombra

> Si, au

une mena

escadre s

c'est que

mauvaises

lui-même

qu'il trou

> Notre

pas une n

qu'il ne c

relle. >

BRÈ

— Deux

tini culbu

chaux et S

— Seul

aphtense

Gall.

— M. D

tel, est é

— M. M

truite de

— Près

ches. Com

écrase tro

— Un

échoué au

— Le

damné à

Nicolas I^{er} en uniforme de général à cheval, a disparu de son cadre. Le tableau est estimé à plusieurs centaines de mille francs.

Amérique. — Sous un éboulement. — Le journal de New-York annonce qu'une terrible catastrophe s'est produite mercredi à Philadelphie. Une grande fonderie s'est écroulée, écrasant une quarantaine de personnes. Jusqu'à présent, on n'en a retiré qu'une quinzaine.

— Amérique et Japon. — La *Washington Post* écrit :

« Si les sentiments du Japon sont amicaux, les dispositions que prend la flotte américaine ne sauraient lui porter ombrage.

» Si, au contraire, il considère comme une menace la présence d'une forte escadre américaine dans le Pacifique, c'est que ses propres intentions sont mauvaises et qu'il a l'intention de faire lui-même un mauvais « coup » dès qu'il trouvera une occasion favorable.

» Notre flotte dans le Pacifique n'est pas une menace pour le Japon, à moins qu'il ne cherche, le premier, une querelle. »

BRÈVES NOUVELLES

— Suisse —

— Deux chauffeurs de la fabrique Martini culbutent avec leur auto, entre Frochard et St-Blaise. Blessures graves.

— Seulement 58 nouveaux cas de fièvre aphteuse en Suisse, dans le canton de Saint-Gall.

— M. Davoisin, chef de quai, à Neuchâtel, est écrasé par une locomotive.

— M. Mennier capture dans le Doubs, une truite de 15 livres.

— Etranger —

— Près de Pise, on inaugurerait des cloches. Comme on les hissait, l'une retombe et écrase trois personnes.

— Un contre-torpilleur anglais s'est échoué sur les rives de l'île de Corfou.

— Le maire de San-Francisco est condamné à 5 ans de détention pour concussion.

CANTON DE FRIBOURG

Recrutement militaire. —

Résultat de la visite sanitaire à Tavel, le 9 juillet (seconde journée : communes d'Alterswyl, Heitenried, Saint-Antoine, Saint-Ours et Tavel) :

	Hommes examinés	Aptes	Rev. à 1 an	Rev. à 2 ans	Exempt. absolue
Recrues	57	37	4	2	14
Ajournés	5	2	1	1	1
Incorporés	13	5	2	—	6
	75	44	7	3	21

Moyenne de l'aptitude au service (recrues et ajournés) : 63 %.

Dans la Veveyse.

Lundi soir, les gymnastes châtelois, revenant de Bulle avec plusieurs couronnes ont trouvé à la gare un charmant accueil. Après un cortège en ville, il y eut réception au Café de la Gare, local de la Société, par M. le Dr Nicod, M. Friedrich et M. Gaudard, juge de paix. La population est heureuse des progrès de la section et du succès du couronné Colliard, jeune gymnaste d'avenir.

On a également de bonnes nouvelles de Zurich, des tireurs châtelois. MM.

Alexandre Pilloud, conseiller communal et Marius Genoud ont fait, à la cible Zurich, chacun un coup de 100.

GRUYÈRE

Fête cantonale de gymnastique BULLE 1907.

XII^{me} Liste de souscription.

Listes précédentes Fr. 12227.80

MM.		
Bornet H., phar. Genève espèces		5.—
Currat Joseph,		3.—
Python Albert,		2.—
Python Gustave,		2.—
Despond Adol.,		2.—
Borcard Maur., dép. Vaulruz		1.—
Masset Alfred,		1.—
Borcard Ph., bouvier		1.50
2 Anonymes,		1.—
Zappero,		0.50
Grivet Charles,		0.50
Plancherel Ch.,		0.50
Morand Xavier, Le Pâquier		1.—
Colonel de Zurich, Fribourg		20.—
Rime Aug., nég. Charmey		2.—
Rétornaz, arb. Châtel-s-Montsal.		5.—
Fraisse Isaac, Fribourg		5.—
Wegmann J., Oberburg par M. J.		25.—
On. Morel mécanicien		25.—
S. A. Acières c. d. G. Fischer,		5.—
Schaffhouse par le même		5.—
Wæber Aug., Fribourg		10.—
Frey E., Schaffhouse		10.—
Hess & Pilgerstag Rütli, par M. E. Morard		10.—
Dieraner-Forrer, Ober-Utzwyl,		20.—
par M. Ch. Mayer		
Maison Samuel, Vevey par M. J. Baudère	nature	86.—
Anonyme par M. T. Stœckli		9.—
Sté. de gym., l'Ance, Neuchâtel		15.—
De Weck Conseiller d'Etat		28.—
Fribourg		
Leemann Gust. Romont		40.—
Mucheral Ovide Fribourg		10.—
Beglinger et Cie, Wetzikon		
par M. Ch. Morel, méc.		12.—
Beglinger et Cie, Wetzikon		
par M. Ch. Morel, méc.		8.—
Docommun H., Chaux-de-Fonds		10.—
Section Romande, Bienne		10.—
Société de gym., Les Eplatures		65.—
Tannerie de Vevey par M. Ch. Morel, méc.		25.—
Sté de gym., Montilier, Barre reck		
Sté de gym. Lucens 1 coupe		
» » Broc 1 coupe		
» » Jen.-Patr. Vevey 1 coupe		
» » l'Abelille Ch.-de-F. 1 coupe		
Maradan Louis inst., Cerniat espèces		1.—
Overney Pierre		1.—
Total		Fr. 12,645.80

Evadé. — On annonce qu'un détenu nommé Conus, employé au chantier de Cerniat, s'est évadé dans la nuit de mardi. C'était le cuisinier de la colonie, tous les matins son lever avait lieu à 4 heures. Le jour de sa désertion on le crut encore endormi et quand on constata son absence, il y avait déjà quelques bonnes heures qu'il courait. La police est à sa poursuite, elle parviendra bien à le réintégrer au logis.

La grève de La Tour. — Un arrangement est sur le point d'aboutir entre ouvriers et patrons. MM. Binz accordent une augmentation de 30 centimes par jour et une diminution d'une demi-heure de la journée du travail. Toutefois, ils se réservent de renvoyer quatre à cinq ouvriers.

Les grévistes acceptent ces conditions, mais veulent connaître les noms des ouvriers qui seront congédiés et que MM. Binz refusent de faire connaître avant la rentrée générale.

Le conflit ne tient plus qu'à cette question.

Au cas où elle ne serait pas liquidée, on entend parler de grève générale pour la semaine prochaine.

Un enfant noyé. — Mardi soir, à Enney, plusieurs enfants s'amusaient

au bord de la Sarine, près de la gravière des C. E. G. Soudain un garçon de 5 ans, fils de M. Gendre, garde-barrière, glissa et disparut dans les flots de la rivière. La sœur du petit appela immédiatement au secours ; des ouvriers accoururent et purent encore voir le corps apparaître au-dessus de l'eau et disparaître.

Tous les sondages et toutes les recherches sont demeurés jusqu'à présent infructueux. On peut juger de la douleur des parents, auxquels nous présentons nos plus sincères condoléances.

Nicolo Ansaldo, qui voyage en ce moment dans la Suisse romande pour faire connaître le dernier volume de poésie qu'il vient de composer en collaboration avec Mme Ansaldo, sera prochainement à Bulle.

C'est une œuvre de haute portée humanitaire, mêlée de fort gracieuses pièces intimes, qui peut être lue d'un bout à l'autre par tous les enfants et grandes personnes et nous la recommandons vivement à nos lecteurs et aux amis que l'ancien chansonnier compte à Bulle.

Le tirage de la tombola de la Fête de gymnastique aura lieu lundi. Il ne reste plus que quelques cartes.

BULLETIN AGRICOLE

Situation. — Les pluies persistantes font le plus grand tort aux récoltes. Partout on entend des plaintes. La fenaison se termine très difficilement. La vigne dont les travaux sont très en retard a eu une floraison difficile et des plus défectueuses ; le mildiou, le mildiou de la grappe surtout est signalé en beaucoup d'endroits, dans les cantons de Genève et de Vaud. Par surcroît les vers menacent de détruire ce que le mildiou et la grêle auront épargné.

En somme la situation en ce qui concerne les cultures n'est point réjouissante et l'on se demande avec anxiété si l'on n'est pas tombé de Charybde en Scylla. Après l'année sèche de 1906, on retombe dans l'année humide à l'excès de 1896.

Fourrages. — La récolte fourragère dans son ensemble est assez bonne. On l'estime en général comme moyenne, mais la qualité d'une grande partie laissera à désirer par suite de l'humidité et du grand retard apporté à la rentrée. Cela équivaudra à une diminution de quantité, les rations devant dans ce cas être augmentées en proportion. Les prix pour le moment restent inchangés.

Fruits. — Dans la Suisse allemande, les cerises font défaut et atteignent le prix de 30 fr. les 100 kg. par tonneaux à Zoug. Dans la Suisse romande, où la récolte est très bonne, les prix sont également très élevés. Cela s'explique par le haut prix de la main-d'œuvre et aussi par le fait que beaucoup d'agriculteurs renoncent dans ces conditions à cueillir les fruits et les conduire au marché.

La récolte des pommes et des poires ne s'annonce pas bien, tant dans la Suisse centrale et orientale. On s'attend dans la Suisse allemande à de hauts prix pour le cidre.

Vins. — Les vignobles ont beaucoup souffert des orages et de la grêle qui les ont accompagnés ; ils souffrent encore aussi de la température humide et trop basse et des maladies cryptogamiques, qu'il est difficile de combattre efficacement dans ces conditions. On se demande aussi avec crainte comment la récolte pourra se développer et mûrir suffisamment dans les trois mois qui nous séparent de la vendange, et l'on dit bien haut qu'il ne faut pas espérer une qualité supérieure.

Quoi qu'il en soit, l'état actuel des choses ne peut que déterminer une meilleure tenue des prix de la dernière récolte. Les mauvaises nouvelles du Beaujolais-Mâconnais et du Midi de la France ont déjà produit une hausse sensible dans ces régions.

(Journal d'agriculture.)

Dimanche, 14 courant,

CONCERT à l'hôtel du Chamois BOTTERENS

donné par la musique de *Bellegarde*. Invitation cordiale, Juarnod, tenancier.

Une chienne

de chasse, blanche, oreilles noires, s'est réfugiée chez M. Gaillard Félix à Pont-la-Ville.

Jeune homme

Une maison de commerce cherche un **jeune homme sérieux**. Présenter certificat. S'adresser par écrit sous chiffres H.916B. à l'agence de publicité Haasenstein et Vogler, BULLE.

Trouvé

On a trouvé **une montre de dame**. La réclamer contre remboursement des frais, chez M. STÄMPFLI, maréchal, à La Tour.

A vendre :

une **auberge** avec grange, écurie et quelques poses de bonne terre. Conditions très avantageuses de paiement. S'adresser par écrit à l'agence de publicité Haasenstein et Vogler à Bulle, sous chiffres H.918B.

A vendre

à demi-heure de **Bulle**, **joli domaine** 20 poses, grange à pont. Facilités de paiement. S'adresser par écrit à l'agence de Publicité Haasenstein et Vogler, à Bulle sous chiffres H.918B.

A louer

une **auberge** avec jardin, jeu de quilles Entrée à volonté. S'adresser par écrit à l'agence de publicitè Haasenstein et Vogler, à **Bulle**, sous chiffres H.921B.

A VENDRE

à Bulle, une **jolie maison**, trois logements. Prix minime. S'adresser par écrit à l'Agence de publicitè Haasenstein et Vogler à Bulle, sous chiffres H.920B.

Jeune garçon

est demandé de suite pour garder les génisses. **BON SALAIRE** Pour plus amples renseignements s'adresser à Haasenstein et Vogler, **Fribourg**, sous chiffres **H.929F.**

AVIS

Les boulangers de la Gruyère, étant donné la hausse des farines, se sont vus obligés de suivre l'exemple des autres contrées.

A partir du 15 juillet, les prix seront augmentés de 2 centimes par kilo.

nu à la fête de gymnastique de la France, à Calais, une couronne de laurier. Six de ces ont obtenu des couronnes individuelles.

été industrielle. — Par note 1907, la légation britannique a notifié au Conseil fédéral de la Fédération australienne internationale convention internationale de 1883 pour la protection industrielle, telle qu'elle modifiée par l'acte additionnel de 1900.

mes de l'article 16 révisé de cette dernière entrera en vigueur le 5 août 1907 en ce qui concerne la Fédération australienne.

Evénement. — Tué par la foudre, au cours d'un orage, le cultivateur de Bewangen, M. Müller, s'est réfugié sous un arbre. Un tonnerre retentit. La foudre frappa l'imprudent, qui fut tué net.

— Empoisonnés par les champignons. — On écrit de Villars-les-Bains :

Quatre malades sont maintenant en danger. Parmi les champignons empoisonnés par eux se trouvent quelques amanites, probablement l'amanite citrine.

Les amanites sont un genre de champignons renfermant à la fois les plus comestibles les plus recherchées parmi lesquelles l'orongue, la belle, l'amanite solitaire, la belle et les espèces les plus dangereuses telles que la fausse oronge, l'amanite citrine, l'amanite colmotte, etc., dont on tire un suc vénéneux extrêmement dangereux.

Les amanites ressemblent beaucoup les uns aux autres ; ils en diffèrent par la couleur et ils sont renfermés pendant un long âge et qui persiste, à leur surface de l'amanite a été très curieusement produite chez les victimes. Les symptômes, puis un sommeil comateux, tout ne pouvait les arracher à la mort que mardi, à dix heures.

Le M. Serge Bourof a pu enlever les champignons. Il y avait absence presque totale de douleurs ; tout retard dans l'intervention des hommes de médecine fut fatal. Les malades ont été soignés avec dévouement par MM. les Drs Meystre, à Chesières, et Casillars.

Hôtel. — Un accident s'est produit mardi, à midi, près de Saint-Imier. Un domestique de ferme a été renversé par le régional et tué sur le coup. Le cadavre était affreusement mutilé.

Locarno. — A Locarno, une maison de maître s'est écroulée, ensevelissant plusieurs ouvriers. L'un d'eux, âgé de 40 ans, a été tué sur le coup.

L'ÉTRANGER

Allemagne. — Un vol à la Nalderie. — Suivant le *Lokal Anzeiger*, on s'est aperçu mardi soir d'un vol à l'huile de la Galerie royale, représentant l'empereur

A LOUER

un magasin avec logement à l'immeuble du Cercle des Arts et Métiers, Grand'Rue, Bulle.
S'adresser à M. Félix Glasson, président de la Société.

Ventes de bois.

Le Comité de la Fête de gymnastique fera vendre en mises publiques sur la place de fête, le samedi, 14 juillet, à 1 h. après midi, une quantité de planches et lattes et quelques stères de rondins.
Le Comité.

A VENDRE

à prix réduit un certain stock de bouteilles d'excellent vin blanc 1906, vin de fête qui n'a pas été vendu pendant le concours de gymnastique.
S'adresser à M. COSANDEY, marchand de vin, Bulle.

Le meilleur auxiliaire pour la cuisine est l'



Savon exquis, prix modique et inimitable absolue le rendent précieux à chaque ménage. Toujours en magasin chez G. Menoud, Vuisternens-dev.-Romont.

AVIS

Dès ce jour, on trouvera un joli choix de pendules, montres pour dames et messieurs, chaînes de montres, sautoirs, bagues broches, breloques, et boucles d'oreilles.

Se recommande

E. RUFFIEUX
horloger-rhabilleur
BROC

A vendre:

à 20 minutes de Bulle une jolie propriété de 7 poses. Bon rapport, bel emplacement et belle position, pour n'importe quel métier et pouvant sous-louer deux logements.

S'adresser à l'agence de publicité Haasenstein et Vogler, à Bulle.

Ciment universel

la meilleure colle liquide

En vente à

l'Imprimerie de „La Gruyère”
En flacons de 40 et 65 cent.

Chaussures
Wilh. Gräb
Zurich
4 Trittligasse 4

Marchandise
garantie et solide

Catalogue illustré
(contenant 400 articles)
gratis et franco
entre autre,
articles recommandés:

Souliers forts p. ouvriers	Fr. 7.80
Bottines à lacer, pour hommes, très fortes	9.40
Bottines élég., avec bouts, à lacer, pour hommes	9.50
Pantoufles pour dames	2.-
Bottines à lacer, très fortes, pour dames	6.40
Bottines élégantes, avec bouts, à lacer, p. dames	7.20
Souliers pour fillettes et garçons No. 26 à 29	4.40
„ 30 à 35	5.20

Envoi contre remboursement
Echange franco

Maison de toute confiance, fondée en 1860.

Fête cantonale de Gymnastique

Les négociants, industriels, et autres personnes qui ont des notes à faire valoir sont priés de les présenter au Caissier, M. Léopold SPÆTH, pour samedi 13 juillet, au plus tard.
LE COMITÉ.

A louer

dans une localité industrielle de la Gruyère,
un bon établissement.
S'adresser à la Brasserie du Cardinal, S.-A., à Fribourg.

VERRIERS

capables sont recherchés pour l'entrée de suite par la
Société anonyme pour l'industrie de verrerie, ci-dev.
Friedr-Siemens, Neusattl bei Karlsbad, (Bohême.)

Auberge à vendre ou à louer.

On offre à vendre ou à louer de gré à gré, un bon établissement avec grange, écurie et jardin.

Excellentes caves, eau, lumière électrique.

Conditions de paiement favorables.

Pour renseignements s'adresser à Ch. Bosson, notaire à Romont.

APICULTEURS

Vous trouverez toutes les fournitures et tout l'outillage pour l'apiculture: cire gaufrée Ia, etc., etc., chez Em. Frossard, quincaillerie, 21, rue de Romont, à FRIBOURG.

Tout le monde est d'accord

de constater que, malgré la hausse énorme de la chaussure, le magasin

Th. Sottas-Thalmann, à Bulle

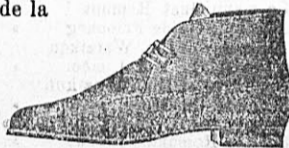
maison Barras, en face du Cheval-Blanc

peut livrer des articles, solides, élégants, à des

prix sans pareils de bon marché.

Chaussures de luxe. — Souliers de travail.

La maison se charge des réparations.



VINS rouges & blancs

garantis naturels

à fr. 35, 38, 40, 50, 60 et 80 les 100 litres.

— Fûts de toutes grandeurs à la disposition des clients. —

Envoi des échantillons franco sur demande.

Se recommande :

Francisco RIBES, vins, à Bulle,
propriétaire de vignes à San Jaume (Espagne).

Magasin d'armes de chasse et de tir

Th. BUSER, armurier

Rue de l'Hôpital 35 FRIBOURG Rue de l'Hôpital 35

Fusils de chasse dans les qualités courantes et fines.

Carabines Robert avec obturateur depuis fr. 16.-.

Munitions et accessoires de chasse et de tir.

Atelier de réparation. Travail sérieux et soigné.

Renseignements gratuits et franco sur demande.

Molasse bleue et grise

des carrières de Beauregard

A. GREMAUD & Cie
FRIBOURG (Suisse.)

Poids spécifique 2,500 kos. par m³

Résistance à la compr. 452 kos. par cm²

Avis aux agriculteurs.

Demandez la meilleure

Huile insectifuge

préservatif excellent contre taons, mouches, moustiques, etc., qui tourmentent le bétail pendant les chaleurs. Cette huile se vend qu'en chopines à 30 cent. et en bouteilles à 1 fr. 30 en tenant le verre.

Thumerlin en poudre à 50 cent. le flacon ne n'importe quels insectes.
En vente chez Vve Louis Treyvaud, Bulle.

Des ouvriers charpentiers

trouvent places rétribuées avec 54 à 62 centimes à l'heure dans la

Fabrique de chalets Sulgenbach S. A. à Berne.

Domaine à vendre

de 40 poses en un seul mas, pour entrer le 22 février 1908, sous de favorables conditions de paiement.

S'adresser à Buchilly Alexandre, à Sâles (Gruyère).

A louer :

un appartement de 2 chambres et cuisine. — S'adresser à l'ancienne Usine à gaz.



MESDAMES!
Voulez-vous avoir des jolis meubles cirés, un mobilier bien entretenu servez-vous du

POLIMEUBLE
Marcel BURMANN, Locle
Dépôt:
Vve Louis Treyvaud, Bulle.

A louer des logements

chez B. CAMPAZ, près du tirage.

A louer

encore quelques jolis appartements dans maison neuve, rue de Gruyère.
S'adresser à G. Wehner.

On est acheteur

de foin nouveau.
S'adresser à Louis Mauron, boucher, Broc.

Bon Café à remettre

bien situé, clientèle ouvrière, facilité de paiement à preneur sérieux.
Adresser offres Case Stand No 2040, Genève. (H8012X)

MYRTILLES

la caisse de 5 kg.	Fr. 2.70
3 caisses > 5 »	7.80
6 » > 5 »	15.-

envoi franco contre remboursement jusqu'en Septembre
Bernasconi Frères, Lugano.

Une personne

ayant servi pendant 15 ans dans la maison de M. Pierre Michel à Bulle désire prendre un enfant en pension.

Pour renseignements s'adresser à Sophie BERTHERIN, à Bulle.

A louer :

une boulangerie. Clientèle assurée. Un italien serait préféré.

A louer 2 logements.

S'adresser au bureau du journal.

La Tannerie du Bry

(dépôt à Bulle)
à toujours bel assortiment de clouterie, fils, ficelles, lacets, etc.

ON DEMANDE A LOUER

dans les environs de Fribourg (à proximité d'une gare), une

propriété d'agrément

grand jardin, belle vue; maison d'habitation confortable ayant au moins 8 pièces.

S'adresser sous H 2669 F, à Haasenstein et Vogler, Fribourg. [955-

au bureau du Journal.

avis aux agriculteurs.

chez la meilleure

huile insectifuge

est excellent contre taons, mouches, etc., qui tourmentent pendant les chaleurs. Cette huile se vend qu'en chopines à 30 centimes en bouteilles à 1 fr. 30 en verre.

à Berlin en poudre à 50 centimes. On ne l'importe qu'en Suisse. Chez M^{lle} Louis Treyvaud,

Ouvriers Charpentiers

places rétribuées avec 54 heures à l'heure dans la

de chalets Sulgenbach S. A. à Berne.

maison à vendre

en un seul mas, pour entrer le 1^{er} 1908, sous de favorables conditions.

à Buchilly Alexandre, (Grnyère).

A louer :

appartement de 2 chambres et cuisine, près de l'ancienne Usine à gaz.

MESDAMES ! Voulez-vous avoir des jolis meubles cirés, un mobilier bien entretenu servez-vous du

POLIMEUBLE
Marcel BURMANN, Locle
Dépôt:
Voe Louis Treyvaud,
Bulle.

louer des logements

AMBAY, près du tirage.

A louer

quelques jolis appartements neuves, rue de Grnyère, chez G. Wehner.

est acheteur

nouveau.
chez Louis Mauron, boucher,

Café à remettre

clientèle ouvrière, facilité de paiement sérieux.
offres Case Stand N° 2040, (H8012X)

MYRTILLES

5 kg. Fr. 2.70
5 » » 7.80
5 » » 15.—
coût contre remboursement jus-
qu'à 100 francs.
chez Frères, Lugano.

louer une personne

de 15 ans dans la maison de Michel à Bulle désire entrer en pension.
s'adresser à Sophie N. à Bulle.

A louer :

maison. Clientèle assurée. Prix très bas.
logements.
au bureau du Journal.

annerie du Bry

dépôt à Bulle)
jours bel assortiment
rie, fils, ficelles, lacets,
etc.

MANDE A LOUER

ons de Fribourg (à proximité de la gare)

été d'agrément

belle vue; maison d'habitation ayant au moins 8 pièces.
chez H 2669 F, à Haassenstein (ibourg). [955-



Supplément bimensuel gratuit à LA GRUYÈRE

Abonnements à l'Echo littéraire seul : 1 fr. 50.

LES

15

Enfants martyrs

PAR

JULES MARY.

— Moi aussi, Bertine, moi aussi...

Les fleurs de neige s'amoncelaient doucement sur leurs petits corps. Elles se posaient avec la caresse légère d'un papillon blanc; on eût dit qu'elles prenaient garde de les réveiller. Une à une elles se plaçaient partout, sur toutes les parties du corps non recouvertes. Elles se collaient à leurs cheveux. Elles glissaient sur le front et finissaient pourtant par s'y entasser. Elles effleuraient les lèvres, s'y fondant une première fois et finissant par triompher de la chaleur disparue. Elles s'alourdissaient sur les paupières closes, comme si elles avaient voulu les empêcher à tout jamais de se rouvrir au grand jour de la vie, au gai soleil et aux sourires.

Puis, sous les fleurs de neige, rien ne fut plus visible.

IX

Pas loin de là, dans les buissons, se traîne une pauvre bête blessée et gémissante.

C'est « Papillon ».

La balle du brigadier Pimperlot lui a brisé la patte, et celle-ci pend, à demi détachée, au-dessous du coude.

Il a fui au coup de fusil, courant tant qu'il a pu, malgré le sang qui faisait de longues traînées rouges sur la neige, marquant sa piste visiblement. Puis la douleur et la fatigue ont ralenti sa marche.

Il est revenu, sautillant, sur ses pas, ne se trompant guère, malgré la neige qui effaçait les traces.

Il cherche Jennekin. Et de temps en temps il s'arrête, la gueule en l'air, hume la brise, comme s'il voulait trouver les émanations de son maître dans les flocons de neige qui argentent sa rude fourrure. Mais rien n'avertissait son instinct. Alors, il envoyait dans les arbres un hurlement lamentable, et la tête basse, presque le nez collé sur la neige, il reprenait sa course boiteuse. De temps en temps une goutte de sang tombait. De temps en temps une racine s'accrochait à la patte blessée et pendante. Il pleurait, s'abattait dans la neige, se tordait et léchait longuement sa blessure, avec de petites plaintes sourdes. Puis, il repartait.

Et voilà qu'il s'arrête tout à coup. Des émanations qu'il connaît sont arrivées jusqu'à lui. Ce n'est pas son maître qui est là. Ce sont les en-

fants, ce sont ses deux nouveaux amis. Il remue la queue. Il cherche. Il tourne. Il reprend le vent. Il est dérouter. Il ne voit rien.

Mais l'intelligent animal ne reste pas longtemps en défaut.

Le voici, soulevant la neige avec son museau, devant un tertre qui semble une tombe.

Il découvre deux visages d'enfants. Et son hurlement de frayeur, ses abois d'appel retentissent dans la forêt silencieuse où la neige s'amasse.

X

Charlot et Bertine ouvrent les yeux.

Ils sortent enfin d'un sommeil léthargique qui les conduisait droit à la mort.

Mais leur intelligence n'est pas revenue. Ils ne savent pas ce qui s'est passé. Ils ne comprennent rien. Ils ne se rendent pas compte.

Au-dessus d'eux sont toujours les arbres de la forêt de Trélon; la neige n'a pas cessé; ils ne souffrent pas. Au bout de longues minutes ils entendent qu'on parle auxprès d'eux. Ils ne sont plus seuls.

Qui est là? Ils regardent. Leurs yeux ne distinguent pas encore. Et ces voix, à travers l'obscurité de son cerveau, arrivent à Charlot comme déjà entendues quelque part.

On les soigne. On ouvre de force ces lèvres que le froid resserre convulsivement. Dans leur gorge tombent des gouttes d'un liquide enflammé qui semble dissoudre les glaces qui les entourent. De l'eau-de-vie!... Et c'est bien, en effet, la vie qui recommence à circuler dans leurs veines, la chaleur violente qui les réchauffe! Et ils reprennent, enfin, leur connaissance toute entière.

Charlot se redresse. Bertine se soulève. Auprès, deux hommes sont là qui attendent. Et un chien, couché dans la neige, lèche son moignon sanglant.

Le chien, c'est « Papillon ». Ils le reconnaissent tout de suite. Mais les deux hommes, Bertine les considère avec surprise. La nuit est toujours obscure. Elle ne les a jamais vus, voilà ce qu'elle se dit.

Quant à Charlot, il ne sait s'il doit se réjouir ou trembler, et même, tout à la fois, il éprouve deux sentiments de joie et d'épouvante, car, penchés sur eux, ce sont les visages de Barouille et de Criquet qui guettent leur retour à la vie.

Barouille et Criquet qui ne se sont pas quittés. Ils vagabondent dans le pays depuis quelques jours. Et traversant la forêt de Trélon, ils ont entendu les hurlements étranges poussés par « Papillon ». Ces hurlements les ont attirés, et ils ont sauvé Bertine et Charlot.

Et Barouille, goguenard, les mains dans ses poches, les contemple, et il plaisante Charlot.

— Eh bien! mon vieux frère... Il était temps, hein! Sans nous, vous alliez tous les deux casser votre pipe, mes amours. Ça t'apprendra, toi, Charlot, à te tirer des pieds quand tu te trouves dans la compagnie d'hommes du monde! Tu manques de savoir-vivre, mon garçon. Il faudra que je t'éduque...

Ainsi, Charlot était retombé entre les mains de Barouille. Il avait retrouvé Criquet, cela était vrai. Comment Criquet avait-il pu s'accommoder de la société de ce bandit, après, surtout, les avertissements de Charlot? Voilà ce que celui-ci se demandait.

En ce moment, il ne se sentait guère capable de réflexions. Il venait, certes, d'échapper avec Bertine à un terrible danger de mort. C'était Barouille qui les avait sauvés. Il se disait cela. Au fond du cœur, il le regrettait, car à cette heure, si aucun secours n'était venu, ils seraient morts! Et la mort aurait été bien douce, sans souffrance, presque semblable à une caresse. Il soupira...

— Avant de partir, dit Charlot, j'ai quelque chose à faire.

— Quoi?

Charlot appela « Papillon », l'embrassa, puis, ayant déchiré son mouchoir, il lui relia la patte tant bien que mal, la consolidant de son mieux.

« Papillon » se laissait soigner, se plaignant doucement. Il avait de petits cris d'enfant.

Et quand Charlot eut fini:

— Viens, « Papillon » je t'emmène. Ton maître est mort... Au village, en te voyant blessé, on te tuerait... Moi, je te soignerai...

— Je ne veux pas de ce chien-là avec nous, dit Barouille.

Charlot se redressa.

— « Papillon » est un ami. Je l'adopte.

— Je m'y refuse.

— Eh bien! va de ton côté. Moi, j'irai du mien. Et Criquet choisira s'il préfère me suivre ou t'accompagner.

— Voilà comme tu nous sais gré de t'avoir sauvé la vie...

— Je t'en sais gré... mais je ne peux pas oublier non plus que sans « Papillon » vous ne nous auriez pas trouvés.

— Il a raison, dit Criquet.

Barouille grommela...

— Emmène-le ton chien... Je saurai bien nous en débarrasser, s'il nous gêne.

Et les enfants repartirent. La route n'était pas à plus de deux cents mètres des broussailles où Bertine et Charlot étaient tombés de lassitude et avaient failli trouver la mort.

La nuit s'écoulait. L'aube étendait au loin son

voile de brumes grisâtres sur le paysage de neige, quand ils atteignirent la bordure de la forêt. Ils étaient tous très fatigués. Ils s'arrêtèrent dans un hameau qu'on appelle Féron et demandèrent l'hospitalité dans une auberge. Les vagabonds ne sont pas rares dans les pays sur la frontière. Beaucoup d'ouvriers sans travail parcourent sans cesse la contrée, jeunes ou vieux. L'auberge leur fut ouverte. Du reste, Barouille et Criquet ne mendiaient plus. Barouille payait les dépenses et Criquet béatement, se laissait vivre.

Mais Charlot n'abandonnait pas son idée. Il ne voulait pas laisser son ami dans la compagnie de Barouille.

Aussitôt qu'ils furent seuls et qu'il put lui parler sans être surpris, il l'attira dans un coin et lui dit :

— Criquet, tu n'as donc pas trouvé ma lettre dans ta poche?...

— Celle où tu me disais de quitter Barouille?...

— Oui, sans doute.

— Pourquoi le quitter ? Il est très rigolo ; tu verras bientôt. Et plein de ressources, pour gagner de l'argent... Nous ne manquons de rien. Nous couchons dans des lits. Nous mangeons aussi longtemps que nous avons faim. Nous nous reposons aussi souvent que nous voulons. Nous nous la coulons joliment douce, va, Charlot !

— Ecoute, Criquet, dit gravement Charlot ; je vais te conter un soupçon qui m'est venu. Quand nous étions couchés à la belle étoile, dans un fossé près de la Seine, à Mantes, on a assassiné un jardinier pas très loin de l'endroit où nous nous trouvions.

— L'aubergiste nous en a parlé... Et je me rappelle que Barouille s'est indigné en lisant le crime dans le « Petit Mantais ». Il a dit que le meurtrier mériterait la guillotine.

— Eh bien ! le meurtrier, je suis sûr que c'est Barouille.

— Barouille !

Et Criquet devint pâle. Et, terrifié, il regardait son ami Charlot.

En deux mots celui-ci lui expliqua sur quoi reposaient ses soupçons. Et il allait continuer, quand tout à coup Criquet, qui s'était remis, éclata de rire.

— C'est très amusant, Charlot ce que tu racontes là. Par bonheur pour Barouille, ce n'est pas la vérité...

— Qu'est-ce qui te le prouve !

— C'est que le vrai meurtrier du jardinier de Mantes est arrêté.

— Arrêté ? Tu es sûr ?... dit Charlot au comble de la surprise.

— Je te montrerai un journal où c'est écrit. Barouille l'a gardé. — Et même — à ce que Barouille m'a dit il y a deux ou trois jours — il paraît que le meurtrier aurait fait des aveux.

Charlot resta silencieux. Comment avait-il pu se tromper pareillement ? Malgré tout, il était heureux ! Il était soulagé. Barouille n'était pas un assassin ! Il était bien forcé de le croire... Pas un doute ne lui venait, puisque le meurtrier était sous les verrous, puisqu'il avait fait des aveux !

Il se mit à rire, lui aussi :

— Oh ! mon pauvre Criquet ! que je pars content ! dit-il.

— Et alors, tu vois, tu peux rester en notre compagnie.

— Oui, je resterai ; je n'ai plus peur !

Et ils s'embrassèrent.

Ils se reposèrent au hameau de Féron. Bertine et Charlot avaient été trop rudement éprouvés pour pouvoir se remettre aussitôt en voyage. Bertine eut même de la fièvre, et Charlot ne quitta plus les abords de son lit. A plusieurs reprises, Barouille vint le trouver et causer avec lui, gaiement.

Il cessait parfois de parler et regardait Bertine étrangement.

— Elle est rudement chouette, ta largue ! dit-il une fois.

Charlot sentit une gêne... une inquiétude au cœur puis, comme Barouille parut ne plus faire attention à la jeune fille, il se tranquillisa.

Les enfants ne sortaient presque pas de l'auberge. Criquet et Barouille passaient leur temps à faire d'interminables parties de cartes, en fumant la pipe. Charlot, lui ne quittait pas Bertine.

La mort de Jennekin avait fait grand bruit dans le pays. On la racontait diversement et, comme toujours, on grossissait beaucoup les choses. Le bruit se répandait qu'il y avait eu une bataille en règle entre une troupe de douaniers et toute une bande de contrebandiers bien armés et organisés militairement.

Quant à « Papillon », il ne quittait pas la chambre de Bertine. Charlot lui lavait sa blessure et renouvelait les linges fréquemment.

— Tu garderas ta patte, mon bon « Papillon », disait le gamin, mais tu resteras boiteux. Ça ne te fait rien ?

Un joyeux grognement de « Papillon » lui faisait comprendre que le chien acceptait cette infirmité avec philosophie.

Quand les deux enfants furent complètement remis, Barouille, qui s'était tout naturellement promu chef de bande, annonça que l'on ne pouvait rester plus longtemps dans le pays.

— Il n'y a rien à fricoter ici, dit-il, allons-nous-en. Et le départ fut résolu pour le lendemain.

Charlot sentait un remords dans son âme, inspiré par les soupçons qu'il avait eus sur Barouille. Et, dans son innocente simplicité, il résolut, ce même jour, et avant de se remettre en route avec lui, de s'en expliquer amicalement.

Il lui raconta qu'il l'avait cru assassin, et dans quelles circonstances, la nuit passée à Mantes et quand il l'avait vu revenir les vêtements couverts de sang, de l'argent plein ses poches.

Barouille l'écouta sans mot dire, avec un regard en dessous. Il se contentait de hausser dédaigneusement les épaules.

A la fin, il voulut bien répondre, mais sans donner d'explications, se contentant de dire :

— Moi, scionner un pante ? J'ai pas froid aux chasses, c'est vrai, mais je veux pas me faire moucher et monter à la butte. Je suis pour la rigolade.

Et montrant ses mains de jeune athlète :

— Avec ces salsifs-là, on gagne ce qu'on veut !

Charlot le crut. Il n'insista pas pour se faire expliquer certains points restés obscurs dans son cerveau. Il était même un peu honteux de ses soupçons, car cela paraissait beaucoup amuser Barouille d'avoir été pris pour un assassin.

Le soir, après le dîner, Barouille revint sur cette conversation, à mots détournés. Il était gai et plein d'entrain.

— C'est rigolo tout de même, disait-il, que tu aies cru que je pouvais scionner, moi qui prépare un projet de réforme sur la magistrature !

Au moment où ils allaient se quitter pour rentrer séparément dans leurs chambres, Barouille prit Bertine par la taille, l'enleva de terre et la serrant contre sa poitrine lui appliqua un baiser sur la bouche.

— Bonsoir, la petite mère, t'es rien gironde. tu sais... et t'as des mirettes qui vous retournent les sangs... Nous recauserons !...

Charlot n'avait pas eu le temps de s'opposer à cette brutale agression. Il était aussi pâle que la jeune fille qui, machinalement, d'instinct, s'esuyait la bouche, dégoûtée, ayant un haut-le-cœur et s'approchait de Charlot pour chercher protection.

— Barouille, dit Charlot d'une voix que la colère étouffait, ce n'est pas bien, ce que tu as fait là... tu m'entends ?

— De quoi ? de quoi ? Vous nêtes pas mariés ensemble ?

— Non, nous sommes trop jeunes, mais ça viendra plus tard...

— Eh bien ! plus tard on verra... Quant à maintenant...

Et il fit deux pas vers Bertine... Charlot se mit entre elle et lui.

— Pour ce qui est de maintenant, je te défends de la toucher seulement du bout de ton petit doigt.

— Tu me défends ! dit Barouille, haussant les épaules.

— Oui, tu disais tout à l'heure que tu n'as pas froid aux chasses, eh bien ! moi non plus, tu sais ? Et pour me faire bien comprendre de toi, je te dirai que je ne suis ni un pègre, ni un surineur, mais que pour défendre Bertine, je te linguerais comme un mouton !...

Et tirant de sa poche un long couteau à virole, acheté en un de ses voyages en Belgique avec Jennekin, il l'ouvrit, le montra :

— Voilà mon lingue... approche !

L'autre ne bougea pas. Il n'était pas armé. Il recula jusqu'à sa chambre, s'arrêta devant la porte et dit, en entrant :

— C'est égal, nous recauserons...

Et tout frémissant encore de colère, Charlot disait à Bertine :

— Tu vois que tu n'as plus rien à craindre... Voilà comme je saurais toujours te protéger !

Elle le remercia d'un regard reconnaissant.

Le lendemain matin, le temps était plus doux. Il dégelait. Le soleil luisait. Barouille régla leur compte à l'auberge, et l'on partit, avec « Papillon », qui semblait plus guilleret.

— Où nous conduis-tu ? demanda Charlot.

— Au hasard, je cherche un bon coup à faire.

Toujours le fameux coup, dont il parlait si souvent quand ils s'étaient enfuis de la colonie agricole de Lamotte-Beuvron. Qu'est-ce qu'il voulait dire par là ? Charlot ne comprenait pas. Quant à Criquet, il ne s'en inquiétait nullement et se laissait vivre.

Le long de la route qui les menait de l'extrémité du département de l'Aisne et des Ardennes, Barouille leur dit :

— Les fonds commencent à baisser. Il va falloir donner des représentations dans les villages. Je ne veux pas passer mon temps à vous nourrir. Vous m'aidez, ou je vous plaque-là.

— Nous t'aiderons, dit Charlot. Mais je ne sais pas trop ce que nous pourrons faire.

— Je t'apprendrai à jongler avec des boules. Tu dois être adroit ?

— Très adroit.

— Eh bien ! ça te sera facile. En travaillant tu arriveras même assez vite à jongler avec des couteaux.

— Et Bertine ?

— Bertine fera la cuisine pour toute l'expédition.

— Et Criquet ?

— Criquet connaît son affaire. C'est lui qui fait le pître. Tu l'aideras dans les premiers temps. Il reçoit très bien les coups de pied, et à chaque fois il a une façon de dire : « Pan ! dans les contrevents ! » qui fait pâmer de rire tout le monde. Tu verras. Et plus tard, « Papillon » aussi nous sera utile.

Ils s'arrêtèrent vers quatre heures à Saint-Michel, un petit village des Ardennes, dans les environs de Rocroi. Ils louèrent une grange. Le tambour du village annonça une représentation extraordinaire. Barouille acheta des chandelles, balaya la grange. On attendit. Mais il faisait mauvais temps. La pluie tombait, accentuant le dégel. Des flaques d'eau couvraient les routes. Les payans ne se dérangèrent pas. A peine quelques gamins. La recette fut maigre : douze sous. Cela ne couvrait pas les frais.

? Vous n'êtes pas mariés
trop jeunes, mais ça
ard on verra... Quant à

Bertine... Charlot se mit
maintenant, je te défends
du bout de ton petit doigt.
Barouille, haussant les

à l'heure que tu n'as pas
moi non plus, tu sais?
prendre de toi, je te di-
pègre, ni un surineur,
Bertine, je te linguerais

un long couteau à virole,
yages en Belgique avec
ontra :

approche !
Il n'était pas armé. Il
bre, s'arrêta devant la

auseurons...
ore de colère, Charlot di-

plus rien à craindre...
oujours te protéger !
regard reconnaissant.

Le temps était plus doux.
ait. Barouille régla leur
partit, avec « Papillon »,
et.

? demanda Charlot.
he un bon coup à faire.
up, dont il parlait si sou-
enfuis de la colonie agri-
Qu'est-ce qu'il voulait
comprendait pas. Quant à
tullement et se lais-

lui les menait de l'extré-
l'Aisne et des Ardennes,
ent à baisser. Il va fal-
ations dans les villages.
on temps à vous nourrir.
as plaque-là.

Charlot. Mais je ne sais
rrons faire.
ongler avec des boules.

facile. En travaillant tu
à jongler avec des cou-

ine pour toute l'expédi-
affaire. C'est lui qui fait
s les premiers temps. Il
de pied, et à chaque fois
« Pan ! dans les contre-
e rire tout le monde. Tu
apillon » aussi nous sera

atre heures à Saint-Mi-
Ardennes, dans les envi-
nt une grange. Le tam-
une représentation ex-
meta des chandelles, ba-
dit. Mais il faisait mau-
ait, accentuant le dégel.
ent les routes. Les pay-
s. A peine quelques ga-
re : douze sous. Cela ne

* Ils ne pouvaient rester plus longtemps à Saint-Michel, et ils partirent, dès le matin, dans la direction de Rocroi, traversant une contrée rude, déserte, couverte presque partout de bois impénétrables. Il fallut mendier, ce jour-là, pour vivre. Sur le plateau de Rocroi, Charlot entra dans quelques usines pour demander de l'ouvrage. Mais, ainsi que Barouille l'en avait prévenu, la première question qui lui fut posée fut celle-ci :

— Où avez-vous travaillé ? D'où sortez-vous ? Montrez-nous vos papiers ?...

Et comme Charlot ne pouvait répondre à ces questions, on le renvoyait. Barouille l'accueillait, triomphant.

— Tu vois, on ne travaille pas comme on veut... Et pourtant, il faut vivre... Nous ne pouvons pas passer notre vie à mendier... c'est humiliant. Pour sûr, il n'y a qu'un bon coup qui nous sortirait d'embarras.

Cependant, comme ils cheminaient à travers les montagnes, ils furent employés le lendemain par des paysans à extraire de la tourbe. Dur métier qui eut vite fatigué Bertine et Criquet. Barouille et Charlot seuls résistèrent.

Ils gagnaient par jour une vingtaine de sous chacun.

Cela leur suffisait à tous les quatre. Le paysan les faisait coucher dans un fournil derrière sa maison. Celle-ci était isolée dans la montagne, à cinq ou six kilomètres de tout village.

Au bout de huit jours, Barouille déclara qu'il en avait assez. Il ne remuerait plus cette boue puante. Il n'était pas né pour un travail aussi dégradant. Charlot pouvait continuer ; il ne l'en empêcherait pas. Lui, pendant ce temps-là, se mettrait à rechercher, aux environs, quelque bon coup de fortune qui les remettrait à flot.

Et, en effet, pendant les quatre jours suivants, il disparut dès le matin et ne reparut que le soir... Il parcourait la montagne, examinait le pays, rôdait autour des fermes, des villages, des maisons isolées, des châteaux.

Un soir, le paysan qui les occupait depuis quelques jours, leur déclara qu'il n'avait plus besoin de leurs services... Il les paya.

Quand Barouille, à son retour d'une nouvelle excursion, apprit qu'on les renvoyait, il se mit à rire.

— Ce n'est pas la peine d'être honnête, vous voyez bien... On crève de faim. Personne ne veut de vous !... Tandis que si nous étions riches, nous trouverions des amis en veux-tu en voilà... De trop, même, oui... Avec un peu d'argent, on en gagne beaucoup. Et alors, si on grinche d'abord, on peut restituer plus tard, si le cœur vous en dit... De cette façon-là, pour ceux qui ont la conscience délicate, il n'y a pas eu grinche. Il n'y a eu qu'un emprunt, n'est-ce pas Criquet ?

— C'est vrai, ça. Si on restitue, ce n'est plus un vol. Hein, Charlot ? Ce n'est pas ton avis ?

Charlot était sombre. Il y avait des mauvaises idées qui germaient dans sa tête, avec la colère de ne pas réussir, d'être repoussé de partout, avec Bertine. Il avait toujours trouvé autour de lui des méchants qui avaient abusé de son innocence et de sa jeunesse. Il était, depuis tant d'années, victime, qu'il se sentait, en certaines heures, aigri. Criquet répéta sa question :

— Ce n'est pas ton avis, Charlot ?

Charlot, cependant, se ressaisit un peu :

— Mon avis, dit-il, c'est que si l'on veut restituer le produit de son vol, il vaut mieux ne pas voler...

— Et toi, Bertine, qu'est-ce que tu penses ?

— Moi, je pense toujours comme Charlot, fit-elle gentiment.

— Et vous avez tous les deux joliment raison, dit Barouille. J'aimerais mieux ne pas voler, s'il fallait restituer.

Ils reprirent leur vie vagabonde à travers les

Ardennes. Toutes les tentatives de Bertine et de Charlot pour trouver du travail étaient infructueuses... Ils eussent tout accepté, pourtant, les besognes les plus rudes et les plus répugnantes.

Ils traînaient misérablement leurs pauvres guenilles usées ; ils restaient sombres presque tout le temps, Barouille conservait sa gaieté et sa confiance.

Il semblait surveiller Bertine et Charlot d'un regard jaloux. Cependant, il n'avait plus manqué de respect envers la jeune fille. Il évitait même de lui adresser la parole.

Vers le village de Mohon, ils trouvèrent à s'employer dans une briqueterie. Des ouvriers avaient demandé une augmentation de salaire que les patrons avaient refusée. Et les ouvriers, qui étaient des nomades, étaient partis.

Nos quatre fugitifs furent engagés le même jour ; mais celle-ci, qui était adroite, profita de ce répit pour mettre en ordre les pauvres vêtements de la bande.

Ils couchaient tous les quatre avec « Papillon » dans un hangar abandonné, à deux pas de la petite rivière de la Vence. Le propriétaire le leur avait cédé gratuitement. Ils avaient bouché les trous des murs avec des tas de fagots arrachés à un tas voisin. Avec le gain de leur première journée de travail à la briqueterie, ils achetèrent quelques bottes de paille. Et ils attendirent les événements.

Barouille avait accepté ce travail sans se plaindre. Il voulait gagner la confiance de Charlot.

Bertine avait emprunté des marmites au village de Francheville, non loin de la briqueterie. Elle faisait la cuisine avec ce que les trois garçons lui achetaient. Ils eurent ainsi quelques jours de tranquillité pendant lesquels ils respirèrent... « Papillon » engraisait.

Barouille, cependant, reprenait sa vie de courses nocturnes. Quand le travail était fini, quand il avait mangé, il sortait, les mains dans les poches, la casquette sur l'oreille, la pipe à la bouche.

Bientôt il déclara qu'il en avait assez de ce travail. Il trouvait cela idiot de se fatiguer pareillement. Et il n'alla plus à la briqueterie.

Le patron, du reste, venait d'arrêter des ouvriers de profession et avait prévenu Charlot qu'il n'aurait plus d'ouvrage à lui donner que pour une huitaine de jours.

Pendant huit jours ils seraient encore tranquilles.

Mais après ?

Le matin, quand ils se réveillèrent, ils furent très surpris de voir Barouille, son couteau à la main, les doigts ensanglantés, dépouillant un lièvre.

Il l'avait pris la nuit, au collet.

Cela les amusa beaucoup. Le soir, ils se régalaient. Bertine s'était surpassée. Elle devenait vraiment une cuisinière remarquable.

Barouille triomphait. (A suivre.)

Le crime du Bois de Chanlieu

Notre grand-père nous voyant « suspendus à ses lèvres », suivant la ridicule formule consacrée, commença ainsi son récit :

« Quoique bien jeune encore, je venais d'être nommé substitut à L***. Juges et avocats se plaignaient du calme plat qui régnait dans la région depuis nombre d'années. On n'avait à s'occuper que de maraudeurs, de braconniers, de pêcheurs à la ligne. Vraiment, la magistrature assise ou debout tombait dans le marasme et désirait qu'un drame sensationnel vint enfin secouer les toiles lissées en toute sécurité par les araignées sur les robes rouges.

Un matin, je reçus l'ordre de faire rechercher,

arrêter un pauvre diable de déserteur qui devait se trouver dans la contrée. Son cas était pathétique et touchant. Marié un an avant d'être appelé sous les drapeaux, il avait demandé une permission pour aller voir sa jeune femme qui, sur le point d'être mère, se trouvait dans un état très alarmant. Le capitaine, qui sans doute avait mal dormi, avait répondu par un refus catégorique et ce, malgré les excellentes notes du sujet. Celui-ci, avant d'être soldat, était homme en somme, et il avait fait ce que tout homme aurait fait à sa place : il avait déserté.

Sale besogne qu'on nous donnait là ; ce n'était pas cela qui augmenterait notre réputation de juriconsultes. Mais nous devions obéir quand même. Faisant venir le capitaine de gendarmerie, je lui remis sans enthousiasme un mandat d'amener au nom de Victor Jouaneau.

Le chef fit la même grimace que moi.

— Cré tonnerre ! murmura-t-il en se grattant la tête. Qui charger de cela ? Ah ! Je sais, je vais envoyer ces Corses nouvellement arrivés, ça ne les rendra ni plus ni moins sympathiques à leurs camarades. Drôles de corps que ces deux êtres-là, ne parlant jamais aux autres, ne se quittant pas d'une semelle et baragouinant un langage qu'on ne comprend pas. J'aimerais mieux ne pas les avoir dans ma compagnie, nom de nom !

Et, comme il avait présumé, les deux amis partirent sans une minute d'hésitation.

Or, le lendemain, vers quatre heures de relevée, voici ce qui se passa à quelques kilomètres de L...

Le père Ravenet, le plus riche coquetier de tout le département, finissait sa tournée de quinzaine et revenait dans sa carriole chargée de beurre, d'œufs, de volaille. Sa bourse n'était pas moins chargée d'écus, car il avait touché ses fermages et la vente de ses foin.

Il traversait le bois de Chanlieu, long de près de deux lieues et onduleux comme les vagues de la mer. Il sifflait galement, car c'était un homme jovial et toujours de bonne humeur.

Cependant l'endroit n'était pas fait pour l'égayé. Ces bois de Chanlieu sont de véritables traquenards. Des brousses, des ajoncs épineux, des halliers sauvages qui les font ressembler aux bocages derrière lesquels les Vendéens faisaient autrefois le coup de feu ; des fondrières de quoi ensevelir bêtes et gens, et, avec ça, tant que dure la route, pas une maison, pas une chaumière, pas un cantonnier ! Mais le père Ravenet avait fait tant de fois le chemin depuis quarante ans, qu'il ne s'émeuvait guère de la solitude.

Tout d'un coup, un buisson plus épais que les autres, sur le bord du talus, s'entr'ouvre brusquement. Un homme s'élance aux côtés de la voiture. Il est pâle, exténué, ensanglanté. Il joint les mains d'une façon si suppliante que le marchand, au lieu de lui lancer un coup de fouet comme il en avait eu l'intention tout d'abord, arrête son cheval et interroge le vagabond.

D'une voix haletante, celui-ci explique. C'est lui le déserteur qu'on recherche ; il est honnête, il n'a jamais fait de mal à personne, mais il ne veut pas laisser mourir sa femme sans la revoir, sans l'embrasser. Les gendarmes sont à ses trousses, il les a entendus, il les a vus... Oh ! Si le voiturier voulait le cacher, lui faire traverser la ville, le déposer de l'autre côté ! Il le bénirait toute sa vie. S'il a femme et enfants, c'est en leur nom qu'il implore...

L'homme dit vrai ; le mensonge ne saurait trouver de tels accents. Le père Ravenet est profondément remué et incapable de repousser la supplique du malheureux.

— Vite, dit-il avec brusquerie, peut-être pour cacher son émotion ; montez ici, couchez-vous entre ces paniers, je vais jeter de la paille sur vous, et, foi de Ravenet, vous serez aussi en sûreté avec moi qu'un enfant dans le sein de sa mère.

Le déserteur ne peut que balbutier un faible remerciement, mais son regard vaut un long discours. Et lorsqu'il est bien dissimulé derrière les marchandises, le bon coquetier se remet à chanter ou à siffler.

Cependant la route est longue, et, peu à peu, comme une eau qui s'infiltrerait goutte à goutte, de sombres réflexions s'emparent de l'esprit du brave homme. Il a obéi à la première impulsion de son cœur en cachant Victor Jouaneau... Mais a-t-il été bien prudent en agissant ainsi?... Déserteur?... N'est-il que cela?... C'est un grand gailard, affaibli par la fatigue et le manque de nourriture, sans doute. Mais il doit être rudement vigoureux et retrouverait bien vite ses forces en cas de besoin. Si, profitant de la solitude absolue, il attaquant son bienfaiteur, que ferait-il lui, avec ses soixante ans bien sonnés, en face d'un homme de vingt ans à peine?...

Et, tremblant, sentant le froid de la *petite mort* courir sur son épiderme. Ravenet se tourne vers le fond de sa voiture. Rien, pas un souffle, pas un mouvement ne décèle la présence du fugitif. Rassuré pour un moment, le pauvre homme se sent de nouveau en proie aux angoisses de la peur.

La sueur inonde son visage; plus de refrain joyeux, plus de gaieté, il ne peut même tirer de son gosier le moindre son pour activer son cheval.

Au moment où sa terreur atteint son paroxysme, il entend au loin derrière lui le bruit retentissant des sabots des chevaux galopant sur la terre durcie. Il se penche... il regarde... Bonheur! Ce sont les gendarmes, il est sauvé!

Il ne songe pas un instant à trahir l'infortuné qui s'est confié à lui, oh! non, c'est une âme loyale qui loge sous sa blouse bleue; mais, avec eux dans le voisinage, il ne craint plus rien, et lorsqu'ils arrivent près de lui, il les interpelle avec un grand soupir de soulagement.

— Belle journée pour se promener, n'est-il pas vrai? observe-t-il, la voix encore un peu étranglée.

— Oui, mais pas pour courir le gibier que nous poursuivons. Vous n'avez pas aperçu une espèce de bandit que nous traquons depuis ce matin?

— Les pauvres bougres qui se cacheraient par ici mourraient de faim avant d'être pris, répond évasivement le marchand.

— C'est tout à fait comme le maquis chez nous, riposte un des Pandores. On y peut vivre une longue vie sans être découvert.

— Dites donc, Messieurs, puisque vous rentrez, nous pourrions bien marcher de compagnie, offre le père Ravenet, tremblant à l'idée d'un refus. La côte est rude et il y en a un fameux ruban; mettons nos chevaux au pas; bêtes et gens, nous avons besoin de souffler un peu.

Les gendarmes se consultèrent dans leur affreux patois; ils finirent par décider que la consigne n'étant pas de « s'esquinter », ils pouvaient en effet ralentir leur allure.

Songez ce que devait souffrir pendant ce dialogue le malheureux enfoui sous les bâches! Oh! Il avait tout de suite compris le mobile qui faisait agir le père Ravenet, de même qu'il sentait qu'il était sûr de ne pas être livré par lui. Il ne lui en voulait pas de prendre des précautions, mais comme il tremblait à son tour, comme il craignait que la moindre parole, le geste le plus inconscient révélât sa présence!

Cependant les trois hommes causaient entre eux. Le marchand, excité par les questions de ses compagnons, racontait ses affaires, parlait de sa fortune, énumérait ses recettes et les deux Corses faisaient des réflexions entre eux dans ce satané langage que personne ne pouvait comprendre.

— Ah! dit l'un tout d'un coup, mon cheval boîte; je suis sûr qu'il a une pierre dans le sabot.

Et, descendant, il se mit à examiner le pied présumé blessé.

— Non, il n'y a rien, mais que c'est donc bon

de dégourdir un peu les jambes! Dégringole donc aussi, toi; il y a assez longtemps qu'on est assis sur les canassons. Et vous, Monsieur le voiturier, vous n'avez pas de fourmis dans les semelles? Caliez votre charrette et venez à l'ombre casser une croûte avec nous.

Refuser de répondre à la politesse des gendarmes eût été se priver de leur présence, aussi le père Ravenet, qui pourtant ne s'arrêtait jamais en chemin, crut-il plus sage d'acquiescer à leur désir.

Mais à peine le pauvre homme eût-il quitté le marchepied que les deux Corses se jetèrent sur lui, et, tandis que l'un lui assénait un coup de crosse de pistolet sur la tête, l'autre lui coupait la gorge avec son sabre.

Ce crime monstrueux avait été plus vite accompli que je ne mets de temps à vous le narrer.

Lorsqu'il fut achevé, les bandits s'emparèrent de la sacoche et du portefeuille de leur victime. Ils en vidèrent le contenu dans leurs larges bottes, puis, essuyant le sabre taché de sang aux feuilles des arbustes, ils se consultèrent pour savoir ce qu'ils feraient du cadavre qui gisait à leurs pieds.

Des flots de sang noirâtre coulaient de l'horrible blessure du cou; ils remarquèrent que la section si nette pourrait former une preuve accablante. Avec un cynisme épouvantable, ils mirent le corps pantelant en travers de la route et, froidement firent passer les roues sur la tête qui ne forma bientôt plus qu'une bouillie méconnaissable.

Sûrs alors de l'impunité, ils remontèrent sur leurs chevaux, et, tournant le dos à la ville, s'enfoncèrent de nouveau dans la forêt.

Comment décrire les affres terribles par lesquelles, durant cette courte scène, passa l'infortuné Jouaneau!

Bondir au secours de son bienfaiteur avait été sa première pensée. Mais le cri, l'unique qu'avait jeté le père Ravenet lui avait fait comprendre que tout était inutile, et, dès lors, révéler sa présence était affronter une mort certaine. Malgré sa crainte, il s'était soulevé, hagard, les yeux pleins d'épouvante; les criminels, tout à leur forfait, ne l'avaient pas aperçu dans la pénombre de la voiture... Et voici que maintenant il restait seul en face de ce cadavre qui avait l'air de l'accuser...

Cela, oh! non, par exemple! Tout plutôt que de passer pour un assassin!

Il jeta un dernier regard sur celui qui avait voulu le sauver, puis, saisissant les guides, il lança le cheval au galop et ne s'arrêta que devant la gendarmerie.

Ce fut un coup de théâtre lorsque, introduit devant le capitaine, cet homme au visage décomposé, aux mains tremblantes, aux vêtements déchirés, lui dit simplement:

— Je suis Jouaneau, le déserteur que vous cherchez.

Appréhendé immédiatement au collet, il tendit de lui-même ses poignets aux menottes, puis il déclara qu'il avait quelque chose à communiquer. Et, en paroles hachées, avec encore l'impression de l'épouvantable drame dans les yeux, il fit le récit émouvant de la sinistre tragédie que je viens de vous raconter.

On cria à l'imposture, au mensonge. Prévenu aussitôt, je ne pouvais moi-même ajouter foi à ce que cet homme affirmait avec une sauvage énergie. D'ailleurs, s'il disait vrai, nous devions en avoir bientôt une preuve indéniable, si toutefois les Corses rentraient directement à leur quartier.

Pour Jouaneau, tout était là; sa vie entière se concentrait dans cette pensée: « Pourvu qu'ils ne cachent pas en route le fruit de leur crime! » Il fallait attendre.

Empoigné par la gravité des faits, je ne voulais pas quitter la gendarmerie. On remisa le cheval et la voiture, on relégua dans un coin obscur de la salle le déserteur, qui dut pendant ce temps

faire monter vers le Ciel de bien ardentes prières; on guetta pendant deux mortelles heures le retour des gendarmes.

Lorsqu'ils arrivèrent enfin, le planton de service leur dit de passer immédiatement auprès du capitaine « qui avait du nouveau à leur raconter ».

Et comme ils se dirigeaient vers l'écurie:

— Non, non, fit leur camarade, présentez-vous sans retard, l'affaire est urgente, et vous savez que le chef n'est pas endurant dans les questions de service.

Ce fut pleins d'audace qu'ils me saluèrent ainsi que le capitaine. Dans le silence lugubre qui suivit, ce dernier, sans aucun préambule, commanda: — Sabre au clair!

Foudroyés par ces simples mots, les bandits devinrent livides et jetèrent un regard de bête fauve vers la porte gardée militairement.

Le sabre de l'un d'eux dégouttait encore du sang mal essuyé par les feuilles d'arbustes.

Un: « Ah! » d'épouvante circula parmi les gendarmes assemblés, tandis qu'un grand sanglot, — un sanglot de délivrance! — s'échappait de la poitrine du déserteur.

D'un signe du chef, les assassins furent ligottés et dans l'impossibilité de nuire.

— Déchaussez-les, commanda encore le capitaine.

Alors, malgré leurs morsures, malgré leurs hurlements, leurs bottes furent arrachées et l'or et les billets de banque du père Ravenet ruisselèrent sur le parquet.

Dans un coin, Jouaneau pleurait et riait comme un enfant.

Que vous dirai-je de plus? Le procès fut sensationnel à souhait et nous valut à tous de l'avancement. Les deux misérables, condamnés à mort, dégradés, furent exécutés sur la place du Marché.

Quant au déserteur, gracié naturellement, il a vu dès ce jour la fin de ses misères. D'abord sa femme a guéri; puis, il a été nommé garde particulier dans les propriétés du juge d'instruction.

Il n'a pas eu souvent la visite des braconniers; on savait qu'il avait vu la mort de trop près pour redouter quoi que ce soit, et on ne s'y frottait pas.

M.-G. PITROIS.



Eloge des larmes.

Vous vous vantez, Mademoiselle,
De ne jamais avoir pleuré!
Je ne voudrais pas être celle
Par qui ce mot fut murmuré.

Murmuré? Non point! A voix haute
Par vous cela fut dit souvent,
Mais le bonheur, le sort nous l'ôte,
Aussi rapide que le vent!

Mais une justice immanente,
A chacun prépare son dû.
Après le calme, la tourmente!
En ce monde rien n'est perdu!

Aux yeux les plus secs, plus amères
Se font les larmes, quelque jour;
On voit s'en aller père et mère,
On aime d'inutile amour!

Et c'est tenter la Destinée
Que de dire, l'orgueil au cœur:
« Jamais, depuis que je suis née,
« Je n'ai versé le moindre pleur. »

Mais même si la vie étrange
Vous comblait jusques à la fin
De félicité sans mélange
Votre orgueil encor serait vain.

Vous traverseriez cette vie
Ne la connaissant qu'à moitié,
Et, bien loin de me faire envie,
Ce bonheur me ferait pitié!

Car souffrir a de divins charmes,
Pleurer d'ineffables grandeurs!
Je n'échangerais pas mes larmes
Contre tous vos plaisirs menteurs!

ADOLPHE RIBAUX.